

the
Lady

အောင်ဆန်းစုကြည်



EUROPACORP
PRÉSENTE

MICHELLE YEOH

DAVID THEWLIS

the Lady

အောင်ဆန်းစုကြည်

UN FILM DE
LUC BESSON

SORTIE LE 30 NOVEMBRE 2011

Durée : 127'

www.useyourfreedom.com

Une production EuropaCorp - Left Bank Pictures - France 2 Cinéma

DISTRIBUTION

EuropaCorp Distribution
137, rue du Fbg Saint Honoré - 75008 Paris
Tél. : 01 53 83 03 03
www.europacorp.com

PRESSE

Michèle Abitbol-Lasry - Séverine Lajarrige
184, bld Haussmann - 75008 Paris
Tél. : 01 45 62 45 62
michele@abitbol.fr - severine@abitbol.fr

« Le combat d'Aung San Suu Kyi est l'un des exemples les plus extraordinaires de courage et de civisme qui nous ait été donné à voir en Asie depuis plusieurs décennies. »

Le Comité norvégien du Prix Nobel (1991)

« Physiquement, elle est menue et élégante, mais sur le plan moral, c'est une géante. Les hommes les plus imposants ont peur d'elle. Même quand ils sont armés jusqu'aux dents, ils fuient devant elle, morts de peur. »

Desmond Tutu

« Elle fait partie de mes héros et elle est pour moi une source d'inspiration. »

Barack Obama

« Aung San Suu Kyi est un exemple pour nous tous qui croyons dans la liberté d'expression, la démocratie et les droits de l'homme. »

David Cameron

« Votre détermination et votre courage continuent à servir d'exemple à tous les partisans de la paix dans le monde. »

Bill Clinton

« Elle est mon héroïne. »

Bono



SYNOPSIS

THE LADY est une histoire d'amour hors du commun, celle d'un homme, Michael Aris, et surtout d'une femme d'exception, Aung San Suu Kyi, qui sacrifiera son bonheur personnel pour celui de son peuple.

Rien pourtant ne fera vaciller l'amour infini qui lie ces deux êtres, pas même la séparation, l'absence, l'isolement et l'inhumanité d'une junte politique toujours en place en Birmanie.

THE LADY est aussi l'histoire d'une femme devenue l'un des symboles contemporains de la lutte pour la démocratie.

ENTRETIEN AVEC LUC BESSON

« *Usez de votre liberté pour promouvoir la nôtre* »
AUNG SAN SUU KYI

Comment êtes-vous arrivé sur le projet de *The Lady* ?

Michelle est venue me voir un jour pour me demander de l'aider. Elle avait un scénario formidable sur Aung San Suu Kyi et cherchait un producteur, en me disant que si j'étais libre pour le réaliser, ce serait formidable. J'ai commencé par lui dire que je n'étais pas disponible. Puis j'ai lu le script qui m'a bouleversé ! J'ai été très ému par l'histoire de cette femme dont je me suis rendu compte que je ne connaissais presque rien, si ce n'est la partie émergée de l'iceberg dont parlent les journaux. J'ai tout de suite dit à Michelle que je voulais soutenir le projet et que si elle ne trouvait pas de metteur en scène, je me portais candidat. Elle était ravie. Virginie a lu à son tour et a été très emballée. Michelle nous a ensuite présentés au producteur anglais Andy Harries qui avait développé le scénario avec sa société Left Bank Pictures, et on s'est embarqué dans l'aventure.

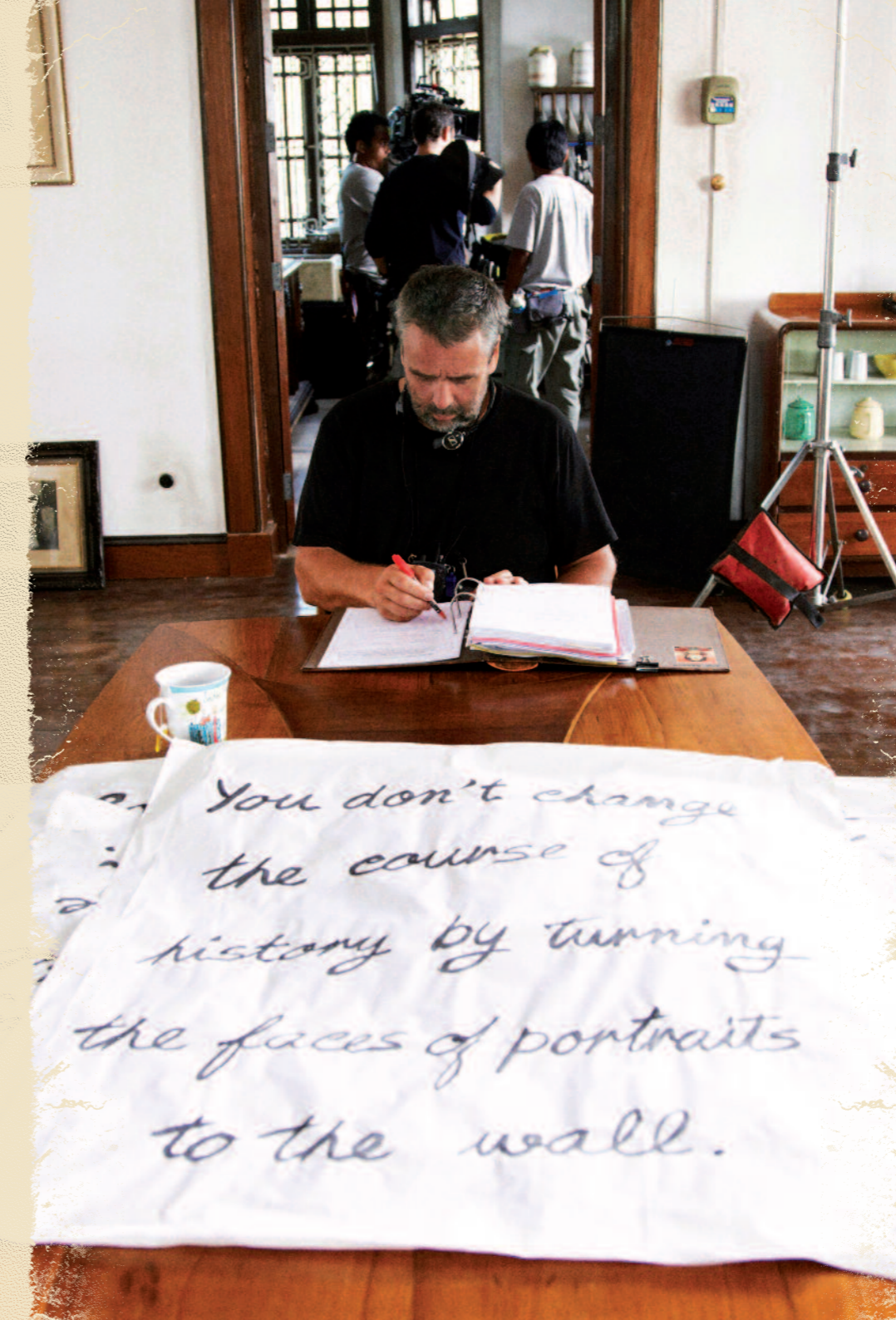
Comment vous êtes-vous approprié le scénario ?

Le script était très bien écrit, même s'il était un peu trop documentaire par moments. On l'a donc retravaillé pendant plusieurs mois pour lui donner un côté plus ample et plus "cinématographique". Je voulais trouver le bon équilibre entre l'histoire du combat politique de cette femme pour la démocratie et la part de fiction et de rêve qu'incarne son parcours. Pour crédibiliser et rendre plus passionnante encore son histoire, il me manquait aussi la présence d'un "méchant".

Il fallait donc qu'on montre les généraux et la junte birmane qui tiennent le pays d'une main de fer depuis 60 ans, et qu'on observe les rapports entre Suu Kyi et les militaires.

Sachant que vous ne pouviez pas rencontrer Aung San Suu Kyi en personne, quelles libertés avez-vous prises ?

C'est toujours frustrant de raconter l'histoire de quelqu'un de vivant qu'on ne peut pas rencontrer : on a peur de trahir la vérité ou, au contraire, de trop l'accentuer. D'autant que personne n'est en mesure de vous guider : on s'est donc plongé dans les trois ou quatre livres qui lui ont été consacrés, ce qui nous a permis de mieux comprendre son incroyable destin. L'histoire et le destin de Aung San Suu Kyi remontant à son père, le général Aung San : il a été le grand instigateur de la révolution en Birmanie qui a libéré le pays dans les années 40. Mais il a été assassiné avec ses ministres quand elle avait 2 ans. Lorsque Suu Kyi a repris le flambeau de la révolution trente ans plus tard, elle a immédiatement bénéficié de l'aura de son père. Comme le personnage du *Choix de Sophie*, qui a dû choisir entre ses deux enfants pendant la guerre, Suu Kyi a dû choisir entre son pays et sa famille. Au-delà de la part historique, ce sont des proches qui nous ont aidés et qui nous ont parlé d'elle avec une infinie pudeur : ils nous ont guidés sur ce qui était plausible ou pas. Et puis, il y a eu aussi beaucoup de recherches et de documentation



sur des personnes de son entourage, comme l'écrivain U Win Tin, qui a été emprisonné pendant 25 ans, ou encore Zargana, l'unique acteur comique de Birmanie qui a écopé de 45 ans de prison pour avoir ironisé sur les militaires lors de ses spectacles.

Qu'en était-il des généraux ?

C'était encore pire puisqu'on n'a presque aucune photo d'eux et qu'il n'existe aucun livre sur eux. Nous nous sommes servis des rapports extrêmement documentés d'Amnesty International sur ces centaines de milliers de Birmans emprisonnés, puis libérés au bout de plusieurs années, et qui ont pu raconter leur histoire, leur calvaire et la manière dont les militaires les traitaient. Mais je tiens à préciser que le film est très édulcoré concernant les généraux, car je pense que certaines histoires qu'on a entendues sont d'une telle monstruosité qu'elles en auraient perdu toute crédibilité.

D'entrée de jeu, vous saviez que Michelle Yeoh allait incarner Aung San Suu Kyi avec une telle force ?

Avant même le tournage, quand on voit à quel point Michelle est habitée par le personnage, on sait qu'elle va faire un travail exceptionnel. Elle était possédée par le rôle. Et non seulement Michelle a l'âge du personnage au moment des faits qu'on relate,

mais elle lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Quand elle arrivait le matin sur le plateau, il y avait un silence de mort parmi les deux cents Birmans autour d'elle qui se demandaient si c'était elle ou pas. Pour s'approprier le rôle, Michelle avait environ 200 heures de rushes de Suu Kyi à sa disposition qui lui ont permis d'acquérir la gestuelle et l'accent de son modèle. Et quand j'ai rencontré Suu Kyi six mois plus tard, j'ai eu l'impression d'avoir Michelle en face de moi avec vingt ans de plus.



Elle a même dû apprendre le birman pour les besoins du film...

Le birman est sûrement la langue la plus difficile à apprendre qui soit. Au départ, je pensais que le fait qu'elle parle plusieurs langues, comme le mandarin et le malaisien, pourrait l'aider, mais elle m'a expliqué que ce n'était pas du tout le cas et que les consonances étaient très différentes. Elle a passé six mois à apprendre tous ses textes en birman. Elle avait notamment l'original du discours de Shwedagon, ce qui lui a permis de comprendre les intentions de Suu



Kyi. Elle s'est beaucoup exercée et il est parfois difficile de distinguer la comédienne de la véritable Suu Kyi. Je lui tire vraiment mon chapeau pour cette scène du discours particulièrement difficile : elle s'est montrée d'une grande exigence avec elle-même car elle tenait à parler un birman impeccable qui donne le sentiment d'être sa langue maternelle.

David Thewlis, dans un étonnant double rôle, est aussi crédible en Michael Aris qu'en Anthony.

Il fait partie de cette école d'acteurs anglais magnifiques, entraînés au théâtre. Il m'a dit qu'il n'avait pas pleuré comme ça en lisant un script depuis longtemps. À partir du moment où il a donné son accord, cela n'a été que du bonheur, de la bonne humeur, de l'amitié, et de la générosité. En plus, lui et Michelle s'entendaient très bien.

Et les enfants ?

J'ai vu pas mal d'enfants à Londres. Le premier critère était celui de la ressemblance. On a ensuite choisi les comédiens les plus motivés, qui avaient vraiment envie de faire le film.

Comment avez-vous reconstitué la maison de la protagoniste ?

Sa maison était un élément très important : il faut bien voir qu'elle y a passé 14 ans, coupée du monde, sans accès ni au téléphone, ni à la presse, ni à la télévision. Nous avons recherché de nombreuses photos de la maison, notamment pour les intérieurs, et on est même allé sur Google Earth pour en prendre les dimensions exactes. On a ensuite reconstruit la maison parfaitement à l'identique, au détail près : par exemple, le piano est de la même marque que celui de Suu Kyi et les cadres des photos de ses parents sont les mêmes. C'était très troublant pour certaines personnes, qui avaient eu l'occasion de se rendre dans sa maison auparavant et qui avaient l'impression d'entrer dans la vraie.



La scène de remise du Prix Nobel était-elle particulièrement complexe à tourner ?

Pour cette séquence, sans doute la plus forte du film, on disposait d'images réelles puisque la cérémonie a été filmée par plusieurs caméras du monde entier. C'était très intéressant pour les acteurs, et notamment David Thewlis et les enfants, car ils ont pu se nourrir de petits détails qui les ont guidés. En revanche, on n'avait pas d'images de Suu Kyi en train de suivre la cérémonie à la radio, et c'est donc la première fois qu'on verra ces deux moments concomitants : la remise du Nobel devant deux mille personnes et cette femme, seule, qui écoute chez elle sa petite radio.

La scène du barrage militaire s'inspire-t-elle entièrement de la réalité ?

Cette scène a vraiment eu lieu à Danubyu, à quelques centaines de kilomètres de Rangoon : Suu Kyi a franchi toute seule une barrière de militaires pour aller parler au capitaine en demandant à ses partisans de l'attendre. Les soldats n'ont pas osé lui tirer dessus. Mais au moment du tournage, elle était encore assignée à résidence, et on n'a donc pas pu lui demander comment cela s'était passé. Mon problème majeur, c'est l'absence de photo de Danubyu. On ne sait pas du tout à quoi cela ressemblait et j'aurais préféré m'appuyer sur des décors similaires. J'ai entendu des Birmans qui connaissaient quelqu'un qui s'y était rendu, mais je n'ai pas pu recueillir de témoignages directs de personnes qui se trouvaient à Danubyu au moment des faits : ils sont sans doute morts ou emprisonnés aujourd'hui. Cette scène reste donc du domaine de la fiction car je l'ai filmée telle que je pensais qu'elle s'était déroulée. Je n'ai pas fait du cinéma : Suu Kyi a vraiment traversé, seule, ce mur de militaires armés.

Le discours d'Aung San Suu Kyi à Shwedagon est bouleversant. À côté de Michelle, sur le podium, il y avait une quinzaine de



personnes du parti de Suu Kyi, le NLD (National League for Democracy) : un des figurants âgé d'une soixantaine d'années qui se tient près d'elle se tenait 20 ans plus tôt parmi la foule à Rangoon pour écouter son discours. Et il a passé sa journée à pleurer, car il se retrouvait sur ce podium à revivre la scène qui était d'une grande force émotionnelle pour lui. Une autre jeune actrice birmane, très douée, m'a raconté qu'elle était née le jour du discours. Ses parents se sont toujours un peu moqués d'elle, en lui disant que c'était à cause d'elle qu'ils n'avaient pas assisté au discours !

Bien entendu, il était inenvisageable de tourner en Birmanie...

On savait qu'aucune autorisation de tournage ne nous serait accordée vu la nature de notre sujet (sur aucun autre sujet d'ailleurs !). On a donc essentiellement tourné nos quinze heures de rushes en Thaïlande non loin de la frontière birmane, dans un paysage qui ressemble vraiment à la Birmanie. En revanche, on a filmé sous tous les angles le temple de Shwedagon, qui se trouve en plein Rangoon,

et on a par ailleurs filmé les acteurs sur des fonds verts qu'on a pu incruster ensuite devant le temple. On a aussi filmé en plein Rangoon (en caméra cachée) et cela donne le sentiment que le film se passe entièrement en Birmanie, même si au final, on n'y a tourné qu'une trentaine de plans.

Comment s'est déroulé le tournage en Thaïlande ?

C'était un vrai plaisir car, contrairement à ce qu'on pense en Europe, de nombreux films y sont tournés chaque année : les équipes sont très professionnelles, réactives et souriantes, et font un travail remarquable. Le plus compliqué – outre la chaleur et l'humidité souvent inconfortables – était surtout lié à la communication puisqu'on traduisait mes demandes en anglais, qui elles-mêmes étaient traduites en thaï puis pour les acteurs en birman. Mais la directrice de casting thaïlandaise a été formidable et j'avais un très bon premier assistant, qui avait un excellent sens de l'organisation. J'ai donc pu aller à mon rythme, avec des journées intenses, et des temps de pause réduits. Je pense que cette énergie bénéficie à la fois au film et aux acteurs.

Comment s'est passée votre collaboration avec le compositeur Eric Serra ?

J'ai rencontré Eric à 17 ans, et il a fait la musique de mon premier court métrage. J'ai donc un rapport très amical et affectueux avec lui, même si son rythme de travail est à l'opposé du mien : j'aime bien tout prévoir et tout préparer à l'avance, alors que lui préfère réfléchir, observer, et prendre son temps. Et quand il n'a plus que onze semaines pour faire son travail – ce qui est impossible ! –, il panique, il ne mange plus, il ne respire plus, il travaille. Il n'arrive à créer que sous une pression extrême. C'est très douloureux pour lui. Quand il a fini, il dort pendant vingt jours. Cela fait sûrement partie de son talent : il a besoin de cette pression car il vit avec sa musique.

La libération d'Aung San Suu Kyi en novembre 2010 a dû être un choc.

On n'y croyait plus car elle avait été enfermée pendant plus de dix ans consécutifs. D'ailleurs, c'est une des raisons pour lesquelles on a fait le film : on voulait dire qu'on n'oubliait pas cette femme, ni son combat. Elle a finalement été libérée au moment où on était en plein tournage en Thaïlande, alors que sa libération aurait dû intervenir beaucoup plus tôt. On a d'abord été très heureux, puis déstabilisés, car on faisait ce film pour contribuer à sa libération – et on apprenait qu'elle était libérée avant la fin du tournage. Ce matin de novembre 2010, j'ai tourné sa première libération en 1995 : elle franchit un portail en bois, puis monte un escalier et salue la foule qui l'attend. Le soir, en rentrant à l'hôtel, on a allumé la télé et on a vu le même portail et Suu Kyi, habillée quasiment de la même façon, avec les mêmes fleurs dans les cheveux, qui monte et fait les mêmes gestes...

Quel a été votre sentiment à ce moment-là ?

On a eu l'impression que quelqu'un nous avait volé les images tournées le matin même. Pendant un court instant, je me suis demandé ce qui se passait et si cela avait du sens de faire le film. Mais on a très vite compris les restrictions qui entouraient la libération de Suu Kyi : elle n'était en réalité pas plus libre que lorsqu'elle était assignée à résidence. Si elle quitte son pays, elle ne pourra plus y revenir. Son parti politique n'a plus d'existence officielle. Elle n'a plus le droit de s'exprimer, ni d'organiser des réunions. Ses libertés fondamentales sont donc bafouées, même si elle est libérée. De ce fait, le film garde tout son sens. Suu Kyi nous a communiqué cette phrase par voie de presse : **"Usez de votre liberté pour promouvoir la nôtre"**. C'est un appel qu'elle a lancé à tous les artistes.



Pensez-vous que le film puisse contribuer à éveiller les consciences ?

Au-delà de la Birmanie et de l'histoire de cette femme, ce qui m'intéresse avec ce film, c'est la résonance qu'il peut avoir dans tous les pays démocratiques : cela nous fait prendre conscience de la liberté dont on jouit en France – où on ne va pas en prison pour avoir lu un journal –, tout en nous montrant à quel point la démocratie est fragile. En Birmanie, la majorité des sièges du Parlement sont réservés à des militaires : on n'est déjà plus dans une démocratie. De plus, 95% des 50% restants sont occupés par d'anciens militaires : il s'agit d'une bouffonnerie et d'un pays qui tente de s'acheter une image de démocratie pour pouvoir faire du commerce et du tourisme. Il y a vingt ans, un vote clair s'est exprimé : le parti de Suu Kyi, le NLD, a obtenu 392 sièges, et les militaires en ont eu 7, mais les résultats de l'élection n'ont jamais été respectés. On a donc le devoir de surveiller nos démocraties et de rester vigilant au respect des libertés d'expression, des droits de l'homme et de la constitution.

Comment s'est passée votre rencontre avec Aung San Suu Kyi ?

Tout d'abord, avant même de la rencontrer, je tenais à ce qu'elle soit au courant du projet : on a réussi à lui transmettre le message au bout de trois mois d'efforts. Quand j'ai fini par la rencontrer en personne, j'ai eu l'impression d'avoir Gandhi en face de moi. On se sent tout petit et bête devant cette femme dont il émane une bonté, une gentillesse et une simplicité extraordinaires. Elle n'a peur de rien, et pas même 60 ans de prison ne changeraient quoi que ce soit pour elle. Ce qui l'intéresse, c'est que son peuple puisse disposer des richesses de son pays en toute liberté. Elle ne veut rien en retirer pour elle personnellement. C'est une leçon d'humilité : après l'avoir rencontrée on n'ose plus se plaindre pendant les cinq ans qui suivent ! On a envie de ne s'intéresser qu'à elle et elle ne vous parle que de vous. Elle est curieuse et n'a même pas envie de faire un livre sur sa vie. C'est une personne admirable.

NOTES DE PRODUCTION

THE LADY

GENÈSE D'UNE HISTOIRE HORS DU COMMUN

Principale opposante à la junte militaire au pouvoir en Birmanie, Aung San Suu Kyi a fait de l'avènement de la démocratie dans son pays le combat de toute une vie. Depuis sa victoire aux élections de 1990, et son Prix Nobel de la Paix l'année suivante, elle a passé plus de quinze ans privée de liberté, sans jamais abandonner la lutte. C'est ainsi qu'en 1999, elle renonce à se rendre en Angleterre au chevet de son mari Michael Aris, atteint d'un cancer, de crainte de ne plus pouvoir revenir en Birmanie : elle ne le reverra plus. Et lorsque Aung San Suu Kyi est enfin libérée en novembre 2010, elle n'a pas vu ses deux enfants, Alex et Kim, depuis dix ans.

Autant dire que c'est la détermination sans faille et le courage extraordinaire d'une seule femme face à un régime brutal et tyrannique tout entier qui ont poussé Michelle Yeoh et Luc Besson à vouloir porter à l'écran un parcours hors du commun. "Quand, en 2007, j'ai reçu le scénario de Rebecca Frayn, je me suis dit que c'était non seulement une bouleversante histoire d'amour et de sacrifice, mais qu'il offrait aussi à une comédienne comme moi un rôle qu'on ne peut pas refuser," explique Michelle Yeoh. "Car je pense depuis longtemps qu'il nous faut davantage de personnages de femmes fortes au cinéma." La productrice Virginie Besson-Silla renchérit : "J'ai lu le script en une heure et j'ai tout de suite su qu'il fallait qu'EuropaCorp le produise. Se battre pendant un ou deux ans, et donner tout ce qu'on a pour qu'un projet existe, nécessite avant tout un vrai coup de

cœur : le fait que ce soit une femme qui témoigne d'héroïsme m'a d'autant plus frappée que c'est un comportement habituellement associé aux hommes. La décision de produire le film s'est donc imposée d'elle-même." Enthousiaste, elle insiste : "Le plus important, c'était que Luc et moi ayons la même vision du film et de ce qu'on souhaitait raconter. J'ai essayé de mettre les questions d'argent de côté pour me concentrer sur la finalité du projet."

Andy Harries et Rebecca Frayn sont venus à Paris pour nous rencontrer. On avait tous la même vision du film et on en a perçu l'impact potentiel". Le producteur Andy Harries acquiesce : "Après avoir travaillé pendant trois ans sans soutien financier, c'était formidable



de travailler en étroite collaboration avec EuropaCorp et d'avoir la chance que Luc Besson – réalisateur pour qui j'ai toujours eu une admiration sans borne – accepte de réaliser le film. Dès notre premier rendez-vous, Luc et Virginie nous ont énormément encouragés et se sont engagés avec nous dans ce projet difficile. C'est une expérience inoubliable".

Malgré tout, le choix d'Aung San Suu Kyi de sacrifier sa vie privée au nom de ses idéaux n'était pas forcément simple à comprendre et à accepter. "En lisant le scénario, je me suis demandée comment une mère pouvait faire un choix pareil," reprend Virginie Besson-Silla. "Et c'était tellement loin de moi que j'ai voulu comprendre ce qui l'avait amenée à tout quitter pour son pays. Mais après avoir mené des recherches et rencontré des personnes de son entourage, et surtout après l'avoir rencontrée, elle, au lendemain de sa libération, j'ai compris qu'elle avait fait tout ça par amour : elle a choisi de faire totalement abstraction d'elle-même et de ses sentiments pour venir



en aide à des millions de personnes." Michelle Yeoh acquiesce : "Alors que son mari était mourant, Suu Kyi vaquait encore à ses occupations de militante et donnait une interview. On pourrait penser dans un premier temps que son attitude est froide et distante, mais à bien y réfléchir, on comprend qu'il s'agit d'une vraie force de caractère qui ne peut que susciter l'admiration." De même, David Thewlis, qui incarne Michael Aris et son frère jumeau Anthony, a dû se faire violence pour accepter l'idée d'une vie guidée par l'abnégation. "Son mari et elle passaient parfois des années sans se parler et se voir, ce qui est totalement inimaginable pour moi," souligne le comédien. "Il ignorait si elle était torturée ou battue, ou si elle se trouvait en cellule d'isolement. Il a élevé seul leurs deux fils et ne l'a même pas revue quand on lui a appris qu'il avait un cancer. Comme je n'ai jamais rien vécu de tel, j'ai eu beaucoup de mal à me représenter cette situation."

DES ACTEURS HABITÉS PAR LEURS PERSONNAGES

MICHELLE YEOH, COMME UNE ÉVIDENCE

Plus encore que pour tout autre projet, le choix des interprètes d'un film s'inspirant directement de la réalité est crucial. À l'origine même du projet, Michelle Yeoh s'est naturellement imposée dans le rôle-titre : "Avec Michelle, c'était une évidence parce que sans maquillage, ni quoi que ce soit d'autre, il y a une vraie ressemblance entre elle et Aung San Suu Kyi," affirme la productrice. "Elles sont non seulement aussi fines et menues l'une que l'autre, mais elles ont quelque chose de proche dans le visage. Je pense qu'il y a une forme de mimétisme chez Michelle car il s'agit d'une femme qu'elle connaît bien et qu'elle admire depuis très longtemps." La comédienne précise : "Bien entendu, je savais qui elle était, mais je ne connaissais



pas son histoire dans les détails et j'ignorais surtout ce à quoi elle a dû renoncer. C'était un rôle difficile à jouer parce qu'elle incarne le besoin de liberté de tous les peuples opprimés du monde. J'ai donc senti peser une grande responsabilité sur mes épaules."

Michelle Yeoh a commencé par lire les ouvrages d'Aung San Suu Kyi ainsi que les livres qu'elle affectionne : on y apprend, par exemple, qu'elle est bouddhiste et adepte de la non-violence chère à Gandhi. "Il ne s'agissait pas tant de l'imiter en adoptant sa coiffure, sa gestuelle ou son anglais élégant, mais de capter sa vérité intérieure et de cerner ce qui l'a poussée à tout abandonner, y compris un mari et deux enfants qu'elle adorait, pour incarner l'espoir pour des millions de Birmans. Du jour au lendemain, alors qu'elle ne s'était jamais exprimée en public, elle s'est retrouvée à s'adresser à un million de personnes ! De là ma volonté de comprendre d'où elle tirait une telle force et une telle énergie."

S'agissant d'un personnage chez qui le maniement de la langue est essentiel, la comédienne tenait à prononcer le birman avec la plus grande justesse. Mais l'apprentissage s'est avéré difficile. "Au départ, j'ai bien cru que je n'y arriverais jamais," confie-t-elle. "J'ai donc pris des cours pendant trois semaines avec une formidable prof de birman qui parle aussi très bien anglais parce qu'elle a enseigné aux États-Unis. Cet apprentissage a été difficile, mais comme ce n'est pas dans ma nature de baisser les bras, j'ai résolu d'apprendre les phrases par cœur. Du coup, dès que j'avais une minute – au volant, en bateau ou sous la douche –, je répétais les phrases encore et encore jusqu'à ce que la prononciation soit juste."

Mais les difficultés ne se sont pas arrêtées là. Comme les événements relatés par le film se déroulent sur une dizaine d'années, la comédienne devait rendre perceptibles les changements intervenant chez son

personnage, aussi infimes soient-ils. "Ce n'était pas qu'une question de coiffure ou de maquillage," explique Michelle Yeoh. "Entre 1988 et 1995, par exemple, la démarche et la gestuelle de Suu Kyi évoluent légèrement, tout comme ses rapports aux autres. Il fallait donc être très réactif chaque jour car on pouvait tourner une scène se passant en 88 le matin, puis en 95 l'après-midi, et revenir en 89 le soir pour des raisons de climat ou de décors. Le défi était permanent !"

Pour mieux s'approprier le personnage, l'actrice reconnaît avoir ressenti le besoin de rencontrer Aung San Suu Kyi en personne. Alors que plusieurs membres de l'équipe avaient sollicité un visa pour entrer sur le territoire birman, seule Michelle Yeoh a obtenu le feu vert des autorités – mais pour 24 heures seulement. "Tout le monde m'enviait, même si on se demandait encore pourquoi la junte m'avait accordé un visa," raconte-t-elle. "Luc [Besson] et Virginie [Besson-Silla] avaient un peu d'appréhension, tout en étant ravis pour moi. Je suis certes partie seule, mais chargée de messages et de cadeaux de la part de l'équipe !" Une fois sur place, la comédienne s'est rendue chez la militante, où elle a été frappée par l'omniprésence des livres. "Je savais que c'était une très grande lectrice, parce que j'avais fait des recherches sur elle, mais je me suis rendu compte à ce moment-là à quel point les livres avaient été ses compagnons pendant toutes ces années : ils l'ont non seulement nourrie et inspirée, mais ils lui ont donné la force de poursuivre le combat et de ne pas sombrer." La rencontre avec Suu Kyi a ensuite été un moment hors du temps : "Dès qu'on la voit, on est saisi par sa chaleur et sa générosité," se rappelle Michelle Yeoh. "Même si elle semble frêle, on sent une force incroyable qui émane d'elle. Surtout, j'ai eu le sentiment que je la connaissais déjà et que je retrouvais une vieille amie car je l'avais énormément observée et qu'elle correspondait exactement à l'image que je m'étais faite d'elle."

DAVID THEWLIS : UN DOUBLE RÔLE À SA MESURE

Prix d'Interprétation à Cannes en 1993 pour *Naked* de Mike Leigh, David Thewlis incarne à la fois Michael Aris, mari d'Aung San Suu Kyi, et son frère jumeau Anthony. Virginie Besson-Silla recherchait moins la ressemblance physique entre l'interprète et le personnage que l'alchimie entre les acteurs : "Michael Aris est un homme particulier, spécialiste et passionné de l'Asie, du Tibet et de l'Himalaya, c'est un être à part," explique la productrice. "Physiquement, David fonctionnait très bien avec Michelle, et on retrouvait le même contraste qui existe entre Suu Kyi et Michael, avec d'un côté un type très grand et, de l'autre, une femme toute menue." La productrice salue le courage de l'acteur qui n'a pas hésité à camper deux personnages : "Il fallait qu'il déploie la même énergie pour les deux rôles et il l'a fait," ajoute-t-elle. Ce n'était pourtant pas évident au départ : "Bien sûr, c'était un vrai défi à relever," note David Thewlis. "Mais ce qui m'inquiétait un peu, c'était de savoir si j'allais être capable de trouver la ligne de démarcation entre les deux frères."

Le comédien anglais a commencé par tenter de cerner la personnalité de Michael Aris. "Les seules images que j'avais de lui étaient celles d'interviews qu'il avait données à la télévision, où il avait l'air solennel et taciturne," dit-il. "J'ai dû faire appel à mon imagination pour me représenter Michael à un cocktail, ou dans l'intimité avec Suu, ou encore dans son rôle de père ou d'enseignant. Car ce sont des informations auxquelles je n'ai pas eu accès." Cependant, pour David Thewlis, l'essentiel avec ce personnage consistait à travailler la voix. "Comme son frère, Michael avait un phrasé extraordinaire," poursuit-il. "Il avait un accent aristocratique très particulier, parfois à la limite de l'excentricité, qui se démarque de l'anglais courant. Il me semblait impossible de ne pas adopter ces intonations et cette manière de s'exprimer car, pour moi, la voix définit en quelque sorte



le personnage. J'avais malgré tout un peu peur de la réaction du public face à ce drôle d'accent !"

Si le comédien n'a jamais connu Michael Aris, il s'est en revanche longuement entretenu avec son frère, ce qui s'est avéré précieux pour son travail sur le personnage : "Heureusement que j'ai pu rencontrer Anthony car, sinon, j'aurais eu une perception très partielle de Michael," confie-t-il. "Grâce à lui, j'ai compris qu'il avait été d'un courage et d'un engagement hallucinants : d'entrée de jeu, il a accepté que sa femme – qu'il adorait – fasse passer son pays et son idéal de démocratie avant sa famille. Comment ne pas admirer un homme qui fait autant preuve d'abnégation et de ténacité face à l'adversité ? Qui élève, seul, deux garçons et qui se résout à mourir sans avoir revu sa femme ? Pour moi, son dévouement est la preuve absolue d'un amour inconditionnel pour elle et d'un immense respect pour son engagement. Il n'a jamais remis en question son militantisme, même quand elle a entamé une grève de la faim." La rencontre avec Anthony a également permis à David Thewlis de mieux cerner les nuances entre les deux frères et de se préparer physiquement à ce double rôle. Il explique : "Anthony est plus extraverti que son frère : c'est un bon vivant, charismatique et très drôle ! Dès qu'il m'a vu, il m'a dit, 'On ne se ressemble absolument pas,' ce qui est incontestable ! On n'a pas du tout la même carrure, ni le même faciès. On m'a placé des prothèses sur les oreilles pour les remonter et on m'a épaissi les sourcils, et j'ai dû prendre un peu de poids pour ressembler davantage à Anthony. Mais le plus important, c'est que j'ai pu percevoir les différences subtiles de démarche, de gestuelle et d'accentuation entre les deux frères."

LES PROCHES DU COUPLE

Ce sont deux nouveaux visages du cinéma anglais qui campent les fils d'Aung San Suu Kyi. D'origine philippine, Jonathan Raggett



interprète l'aîné, Alex : "C'est un garçon assez discret, très intelligent et passionné par les études," dit-il. "Je pense qu'il était plus conscient que son frère des événements qui frappaient leur famille. Ce qui m'a aidé à m'approprier le personnage, c'est que, comme lui, j'ai une mère d'une grande force de caractère qui a surmonté des tas d'épreuves et qui a réussi à me donner une solide éducation." Si le jeune comédien n'a jamais rencontré Alex, il s'est beaucoup documenté sur son personnage et sur le contexte politique de la Birmanie. "Comme je joue un personnage à moitié birman, j'ai ressenti le besoin de mieux comprendre la situation du pays et la mise en place de la dictature," reprend-il. "J'ai lu deux biographies d'Aung San Suu Kyi, *Perfect Hostage* et *Letters from Burma*, qui m'en ont beaucoup appris sur la junte au pouvoir et dans lesquels j'ai glané pas mal d'infos sur Alex," reprend-il. "Quand on incarne un personnage réel, on sent peser une grande responsabilité sur ses épaules, et je ne voulais surtout pas le trahir." C'est moins l'imitation que l'évocation d'Alex qui a intéressé Jonathan Woodhouse dans son approche : "Bien entendu, j'ai travaillé mon accent, mais j'ai surtout tenté d'adopter la mentalité d'Alex, notamment lorsqu'il accepte de prendre le Prix Nobel pour sa mère. Mais le plus difficile a été d'interpréter un ado de 14-15 ans, alors que j'en ai 23."

La documentation sur Kim, le fils cadet d'Aung San Suu Kyi, était encore plus lacunaire. Mais en le rencontrant, Jonathan Raggett, qui l'interprète à l'écran, a constaté qu'il était assez proche de son personnage. "En faisant des recherches sur Internet, j'ai trouvé à peine une ou deux photos, mais rien de plus," rapporte-t-il. "En le rencontrant, je me suis aperçu que c'était un garçon extraverti qui préférait le skate-board aux études ! Quand il était plus petit, il était assez malin et insolent – tout comme moi ! D'ailleurs, on se ressemble beaucoup : je ne tiens pas en place et j'ai du mal à rester concentré en cours pendant des heures. J'ai toujours préféré la musique et la

photo aux études, et je me suis donc pas mal retrouvé en lui. C'était assez rassurant de savoir que je n'aurais pas à jouer un personnage aux antipodes de moi, même si j'ai dû atténuer mon fort accent de Brighton." De même, les rapports entre Kim et Alex ne sont pas totalement étrangers à Jonathan Raggett : "Quand j'ai appris qu'ils passaient leur temps à se bagarrer, cela m'a également aidé à entrer dans la peau du personnage car, moi aussi, je me dispute constamment avec mon propre frère. Ce n'était donc pas vraiment un rôle de composition !"

Outre sa femme et ses deux fils, le personnage qui a compté dans la vie de Michael Aris est Karma, son fidèle étudiant d'Oxford. Quand Benedict Wong a été contacté pour le rôle, il ne savait rien du projet : "Même au bout de plusieurs auditions, et après avoir été choisi, je n'en savais pas beaucoup plus," explique-t-il. "Je dois dire que c'est très déstabilisant, et même un peu effrayant." Heureusement, l'acteur a pu se représenter le personnage grâce au scénario.



"D'abord étudiant de Michael Aris, il s'est progressivement attaché à lui et leur amitié s'est cimentée au cours des dix ans qui ont suivi, au point qu'ils sont devenus comme deux frères," poursuit-il. "Il a toujours été là pour guider Michael et s'occuper de lui quand il est tombé malade. Il a ressenti une grande compassion pour lui et l'a littéralement accompagné vers la mort."

UN VRAI DIRECTEUR D'ACTEURS

Si certains comédiens ont été déconcertés par la nature atypique de **The Lady**, ils ont tous été enthousiastes à l'idée de travailler avec Luc Besson. Qu'ils l'aient côtoyé professionnellement – comme David Thewlis – ou qu'ils admirent ses films, le nom du réalisateur du **Cinquième Élément** les a largement rassurés.

"Quand j'ai su que c'était lui qui allait réaliser le film, j'étais folle de joie," confie Michelle Yeoh qui, au départ, lui a soumis le projet. "J'adore son travail et, lorsqu'on m'a objecté qu'il réalisait surtout des films d'action, j'ai répondu que cela ne voulait pas dire qu'il était mauvais cinéaste ! Bien au contraire, pour qu'un film d'action soit réussi, il est essentiel de pouvoir s'attacher aux personnages – et seul un metteur en scène qui sait révéler les comédiens à eux-mêmes y parvient. C'est le cas de Luc. Non seulement il insuffle de la vie à ses personnages, mais il a toujours su valoriser les rôles de femmes fortes." David Thewlis est sur la même longueur d'ondes : "C'est un véritable directeur d'acteur qui fait ressortir le meilleur de moi-même. Il m'arrive parfois d'être un peu paresseux lorsque je ne suis pas dirigé, mais Luc ne me laisse jamais en paix tant qu'il n'est pas satisfait. Il n'hésite pas à tourner de très nombreuses prises : c'est une méthode que j'apprécie énormément parce que chaque prise est différente de la précédente et que Luc ne cesse de me donner des conseils pendant qu'il est derrière la caméra."

Michelle Yeoh acquiesce : "Il est vrai qu'il est très exigeant et d'ailleurs, contrairement à la plupart des réalisateurs, il est extrêmement ponctuel, ce qui me correspond parfaitement. Quand il nous demandait d'être sur le plateau à 8 heures, il fallait être là à 8 heures ! Et tous les comédiens, même les seconds rôles, devaient être sur le qui-vive et prêts à jouer telle ou telle scène. J'adore ce style de direction." Les comédiens sont unanimes sur l'approche pragmatique de Luc Besson et l'engagement total du cinéaste dans le projet qu'il entreprend. "C'est lui qui est au cadre, et ça, ça change tout," affirme David Thewlis. "Il maîtrise totalement les aspects techniques de la mise en scène et il n'est pas du genre à rester derrière son combo, à 7 ou 8 mètres de nous. Bien au contraire, il me donne des indications très précises, y compris sur des nuances d'anglais extrêmement subtiles, ce que je trouve fascinant car ce n'est pas sa langue maternelle – et dans 99% des cas, il a raison." Jonathan Raggett renchérit : "Il est tout le temps avec nous, pour nous dire concrètement ce qui lui convient ou pas, et c'est ce qui lui permet d'être d'une grande précision dans la mise en place de chaque séquence." Benedict Wong confirme : "Je le compare souvent à un capitaine sur un bateau qui dirige son embarcation d'une main de maître. Tout le monde s'affaire autour de lui, et lui est toujours à la proue pour orchestrer le tournage avec pragmatisme." "C'est parce qu'il sait exactement ce qu'il veut et qu'il a une vision très claire de son film," souligne Michelle Yeoh. "J'avais une totale confiance en lui : quand il me disait qu'il fallait refaire une prise, je le croyais sur parole. C'est très important d'établir un vrai rapport de confiance avec un réalisateur lorsqu'on interprète un personnage aussi vulnérable et chargé d'émotions qu'Aung San Suu Kyi."

Pour autant, le réalisateur accorde une grande marge de liberté à ses comédiens. "Sur un plateau, j'aime lancer des idées pendant les répétitions, et Luc m'a systématiquement encouragée dans cette





voie, même si, au final, c'est lui qui prend la décision," déclare Michelle Yeoh. "Il y a des scènes qu'on a complètement improvisées," ajoute Jonathan Woodhouse. "Il laisse vraiment ses comédiens explorer leurs personnages et n'hésite pas à garder au montage une scène qui n'était pas dans le scénario. D'ailleurs, il m'a donné un conseil très précieux en me disant de ne pas être trop dans la réflexion, mais plutôt dans l'action." Jonathan Raggett rebondit : "Parfois, on ne savait pas quand il allait dire 'Action !' ou 'Coupez !', si bien qu'on oubliait la présence de la caméra et qu'on entraît plus encore dans la peau de nos personnages. C'est formidable parce que Luc laisse ses acteurs proposer leur interprétation personnelle des scènes et fonctionner avec leur propre rythme, tout en nous dirigeant."

UN TOURNAGE RICHE EN ÉMOTIONS DE LA BIRMANIE À LA THAÏLANDE

Bien entendu, il était inenvisageable de tourner un film sur Aung San Suu Kyi sur les lieux mêmes de l'action : la Thaïlande allait donc utilement servir de cadre à la Birmanie. Comme l'explique Virginie Besson-Silla, "la géographie des deux pays est très similaire et beaucoup de tournages se déroulent en Thaïlande. Il y avait donc à peu près tous les techniciens et les infrastructures sur place dont nous avions besoin, sans avoir à les amener de France." Mieux encore, la Thaïlande compte une importante communauté birmane qui a permis à la production de recruter plusieurs seconds rôles et figurants. Mais il semblait d'abord nécessaire à Luc Besson et à sa productrice de se rendre en Birmanie car, comme l'explique cette dernière, "cela aurait été hallucinant de notre part de raconter des choses sur un pays sans y avoir été." Une expérience irremplaçable pour comprendre la culture birmane : "Même si on n'y a pas passé autant de temps qu'on l'aurait voulu, on a eu le temps de ressentir l'énergie, les odeurs, les bruits, les comportements humains, le climat particulier," poursuit-elle. "On s'est attardé à Rangoon, à sillonner les marchés, le port, la pagode de Shwedagon, à comprendre le rythme de vie des gens. Luc en a même profité pour tourner quelques images qu'on retrouvera dans le film. On a découvert un pays extraordinaire, différent de tous les endroits que j'ai pu visiter, et préservé des influences occidentales et de toute forme de modernisme. Bien évidemment, on a essayé de s'approcher de la maison d'Aung San Suu Kyi, mais c'était impossible."

Bien que le tournage se soit déroulé en Thaïlande, la discrétion la plus absolue s'imposait sur la nature du film. "On nous avait prévenus qu'on risquait de se faire expulser du pays si on ne restait pas discret car les autorités craignaient des perturbations," reprend Virginie

Besson-Silla. "Par chance, notre décor principal était la maison où résidait notre protagoniste. On a donc construit une maison dans un lieu fermé et privé, ce qui nous a donné une totale liberté. En revanche, dès qu'on sortait dans la rue ou dans des lieux publics, on devait faire attention. Non seulement l'ensemble de l'équipe l'a compris et a joué le jeu, mais les habitants n'ont jamais témoigné de curiosité mal placée : personne n'a sorti son portable pour nous photographier ou nous filmer, ni poster quoi que ce soit sur le net."

DES MOMENTS INTENSES

L'équipe technique et les acteurs gardent un souvenir intense d'un tournage hors normes qui les a conduits de la Thaïlande à Oxford, en Angleterre, puis à Paris pendant trois mois et demi. La séquence du discours d'Aung San Suu Kyi à Shwedagon, qui a mobilisé 2000 figurants, a beaucoup marqué les esprits. "On a tous ressenti un sentiment d'exaltation hallucinant en voyant Michelle, entourée de

milliers de gens, qui s'exprimait au nom du peuple," se souvient Jonathan Woodhouse. "Cela allait bien au-delà du travail d'acteur." Jonathan Raggett acquiesce : "Il y a eu des moments où on oubliait que c'était un film. Comme la scène où Suu Kyi est assignée à résidence : on s'est serré les uns contre les autres, comme une vraie famille, et j'aurais pu croire alors que Michelle était vraiment ma mère. J'ai même eu un peu peur car les comédiens qui jouaient les soldats étaient franchement agressifs et se sont révélés très convaincants..." Pour Jonathan Woodhouse, la scène du discours du Prix Nobel était la plus difficile. "On l'a tournée vers la fin et cela faisait des mois que je l'appréhendais," dit-il. "C'était un moment très intimidant pour moi et j'avais une grosse pression sur les épaules, malgré les mots de réconfort de David Thewlis. J'avais étudié le texte du discours à fond et quand je me suis retrouvé devant des centaines de figurants, j'ai tout à coup eu l'impression que je m'adressais réellement à eux. Je le devais au vrai Alex, à Suu Kyi et





à sa famille." David Thewlis évoque, quant à lui, ses rapports avec Michelle Yeoh et les deux jeunes acteurs qui campent leurs fils. "Michelle est drôle et intelligente et c'est une comédienne extrêmement douée. Difficile de ne pas nouer des liens très forts avec une femme aussi adorable qu'elle. Quant aux deux Jonathan, ils me faisaient constamment rire sur le plateau en racontant des blagues irrésistibles, si bien qu'on n'a eu aucun mal à nouer des liens très forts, comme si on était une vraie famille."

UNE LIBÉRATION TRÈS ATTENDUE

Alors que Luc Besson est en plein tournage de *The Lady*, l'équipe apprend la libération d'Aung San Suu Kyi, le 13 novembre 2010, après plusieurs années de résidence surveillée. L'émotion est à son comble. "Même si la date était prévue depuis longtemps, jusqu'au dernier moment – jusqu'à ce qu'on le voie de nos propres yeux –, on n'y croyait pas," raconte Virginie Besson-Silla. "Et puis, on a vu en direct, à la télévision, les militaires lever le barrage qui bouclait la rue où elle habitait et on s'est dit, 'ça y est, ils la libèrent !' C'était incroyable de vivre ce moment parce que, le matin même nous tournions la scène de sa précédente libération, en 1995. Tout à coup, la réalité rejoignait la fiction : Suu Kyi s'est dirigée vers son portail de son pas décidé, comme si rien n'avait changé, et elle a remis des fleurs dans ses cheveux et je me suis souvenue qu'on avait filmé Michelle, la veille, exactement dans la même posture, en train de mettre des fleurs dans ses cheveux, tandis que la foule l'attendait devant son portail." Michelle Yeoh acquiesce : "Je crois que je n'oublierai jamais l'expression sur le visage de Luc [Besson]. L'émotion nous a tous submergés à ce moment-là." David Thewlis ajoute : "C'est l'un des jours les plus mémorables de ma vie. Nous étions avec Kim, le fils cadet de Suu Kyi, qui tout à coup pouvait librement téléphoner à sa mère. J'avais l'impression de voir l'Histoire en marche."

UN FILM EN FORME D'ESPÉRANCE...

Au final, tous ceux qui ont collaboré au film espèrent que le film contribuera à sensibiliser le grand public à la situation politique de la Birmanie, tout en restant fidèle aux valeurs d'Aung San Suu Kyi. "Le film nous montre qu'il y a encore des pays dans le monde où la liberté n'est pas acquise et qu'il existe quelques rares personnes capables de faire don d'elles-mêmes pour aider leur pays," souligne Virginie Besson-Silla. "J'espère que le film fera connaître son histoire et qu'un grand nombre de gens seront touchés par son parcours, afin qu'on arrête de fermer les yeux sur ce qui se passe en Birmanie." David Thewlis renchérit : "Aujourd'hui, l'information est devenue tellement volatile que la Birmanie ne fait déjà plus la Une des journaux et ne tardera pas à disparaître totalement des médias car d'autres événements terribles se produisent dans le monde et relèguent la Birmanie au second plan. Mais il faut absolument se souvenir que Suu Kyi a choisi de rester dans son pays pour se battre, alors qu'elle aurait pu devenir une dissidente en exil." Jonathan Woodhouse poursuit : "Ce serait formidable que le film pousse les gens à s'engager pour la Birmanie et à oublier leurs propres difficultés, ne serait-ce qu'un instant."

"J'espère surtout que Suu Kyi sera touchée par le film," conclut Virginie Besson-Silla. "On a mis en images des moments intimes de la vie de son époux et de ses fils, alors qu'elle ne les a pas vécus puisqu'elle était séparée d'eux. J'espère enfin qu'elle se laissera embarquer par 'notre histoire' et qu'elle estimera qu'on n'a pas trahi son message."



MICHELLE YEOH (AUNG SAN SUU KYI)

Saluée par la critique pour sa beauté et son talent, la star de Hong Kong Michelle Yeoh s'est fait connaître en se battant d'égal à égal avec des hommes dans de nombreux films d'action et d'arts martiaux. À l'image de Jackie Chan, Michelle Yeoh suscite l'admiration de tous grâce à sa capacité à effectuer elle-même ses cascades spectaculaires et à interpréter ses scènes de combat sans doublure – ce qui comporte sa part de risque. Tout au long de sa carrière, l'actrice a su se montrer à la hauteur de ses partenaires masculins, sans pour autant renier sa féminité. C'est ainsi qu'elle s'est imposée comme l'une des comédiennes asiatiques les plus douées de sa génération.

Née en Malaisie, elle témoigne très jeune d'une grande agilité physique et, à l'adolescence, participe à des compétitions nationales de squash (Championne Junior en Malaisie), de natation et de plongée. Mais elle se passionne surtout pour la danse depuis qu'elle prend des cours à l'âge de 4 ans. À l'âge de 16 ans, Michelle s'installe en Angleterre, où elle obtient un diplôme de danse à la Royal Academy of Dance de Londres, tout en suivant des cours de théâtre. Mais lorsqu'elle se blesse au dos, elle est contrainte de renoncer à ses rêves de ballerine et se réoriente vers la chorégraphie. Une fois diplômée, elle rentre en Malaisie pour envisager l'avenir : reprendra-t-elle des cours dans une école de danse ou poursuivra-

t-elle ses études à Londres ? Elle apprend, que sans lui demander son avis, sa mère l'a inscrite à un concours de beauté. À contrecœur, elle se prête à l'initiative de sa mère et se voit couronnée Miss Malaisie en 1983.

C'est alors que Michelle Yeoh est contactée par D&B Films pour tourner une publicité avec Jackie Chan, star de comédies d'action. Grâce à cette expérience, elle enchaîne d'autres spots publicitaires avec Chow Yun-Fat et signe un contrat avec D&B Films. Se sentant encouragée à passer au long métrage, elle tourne son premier film avec **Owl vs. Dumbo** (1984), comédie d'action réalisée et interprétée par Sammo Hung, où elle joue la demoiselle en détresse. Mais c'est à partir de son deuxième long métrage, **Yes Madam** (1985), que sa formation de danseuse lui prête la force et la souplesse nécessaires pour apparaître parfaitement crédible dans ses scènes de combat et lui valoir l'admiration du public. Chemin faisant, l'endurance de la comédienne et sa capacité à résister aux coups et aux blessures ne tardent pas à lui valoir le respect des producteurs et des réalisateurs de films d'action, ainsi que des cascadeurs.

Michelle Yeoh tourne ensuite quatre films, dont le diptyque **Le Sens du Devoir** (1986) et **Easy Money** (1988), ainsi que **Magnificent Warriors** (1987) qui propulsent la comédienne au rang de star. Au sommet de la gloire, l'actrice laisse ses fans pantois en annonçant son mariage imminent et ses adieux au cinéma. Michelle Yeoh donne la priorité à sa vie de famille, auprès du patron de studio Dickson Poon, et met son métier d'actrice entre parenthèses pendant les trois ans qui suivent son union. Après son divorce, l'ex-diva fait un retour spectaculaire en donnant la réplique à Jackie Chan dans **Police Story 3: Supercop** (1992), où elle interprète une policière de la Chine communiste qui prête main-forte à un policier hongkongais au cours d'une opération secrète en Chine : elle devient ainsi la première comédienne à être l'égale de Jackie Chan et suscite des réactions

enthousiastes grâce à ses cascades sidérantes. Le triomphe retrouvé de Michelle Yeoh dépasse encore son succès initial. Devenue la comédienne la mieux payée de Hong Kong, elle se produit dans une dizaine de longs métrages en l'espace de quatre ans. Dans le film fantastique **Heroic Trio** (1992), l'actrice donne la réplique à Anita Mui et Maggie Cheung et campe une femme qui devient invisible en enfilant une veste aux pouvoirs magiques. Elle se blesse grièvement pour la première fois de sa carrière en tournant **Stunt Woman** (1997) : elle tombe d'un pont à plus de 5 mètres du sol et atterrit sur la tête, convaincue d'avoir entendu son dos se briser dans la chute. Alors qu'elle est temporairement mise sur la touche, l'actrice réussit à terminer le film, à la stupéfaction des médecins. Remise d'aplomb, Michelle Yeoh poursuit sa carrière aux États-Unis, où elle donne la réplique à Pierce Brosnan dans le 18ème épisode de James Bond, **Demain ne Meurt Jamais** (1997). Elle y incarne un agent chinois qui se fait passer pour journaliste : elle fait équipe avec le protagoniste pour empêcher un puissant industriel (Jonathan Pryce) de tourner la situation internationale à son avantage afin de déclencher la Troisième Guerre Mondiale.

Elle décroche ensuite le rôle principal dans **Tigre et Dragon** (2000) réalisé par Ang Lee. Situé dans la Chine du XIXème siècle, ce film d'arts martiaux trouve un savant équilibre entre scènes d'action captivantes et personnages forts et émouvants. Michelle Yeoh est formidable en Yu Shu Lien, que Li Mu Bai (Chow Yun-Fat) aime en secret : ce dernier est un maître d'arts martiaux en fin de carrière qui confie à Shu Lien la mission de remettre le Destin Vert, sabre invincible de 400 ans d'âge, à un autre maître.

En 2002, elle fonde sa propre société de production, Mythical Films, sous l'égide de laquelle elle produit et interprète les films d'aventure **Le Talisman** (2002) et **Silver Hawk** (2004).

Michelle Yeoh est ensuite à l'affiche de *Mémoires d'une Geisha* (2005) de Rob Marshall, d'après le best-seller d'Arthur Golden, qui évoque le destin d'une pauvre Japonaise forcée à devenir geisha. L'actrice s'illustre dans *Sunshine* (2007) de Danny Boyle, autour d'un groupe d'astronautes envoyé en mission pour retrouver la trace de confrères disparus. Connue dans le monde entier, elle intéresse de plus en plus Hollywood : on la découvre en sorcière qui, avec Brendan Fraser, empêche un empereur ressuscité (Jet Li) de réduire en esclavage l'espèce humaine dans *La Momie : la Tombe de l'Empereur Dragon* (2008). Après *Babylon A.D.* (2008) de Mathieu Kassovitz, avec Vin Diesel, elle retourne en Chine pour faire équipe

avec son fidèle mentor Terence Chang et son grand ami John Woo dans *Reign of Assassins* (2010) réalisé par Su Chao-Pin où elle interprète une ancienne tueuse qui tente de changer de vie, tout en fuyant une bande d'assassins à ses trousses. Le film a été présenté à la Mostra de Venise, en septembre 2010 et a été cité à l'Asian Film Award du meilleur réalisateur, meilleur film et meilleure actrice aux Hong Kong Film Awards cette année. L'actrice continue à surprendre son public en prêtant sa voix à la Divinatrice dans *Kung Fu Panda 2* (2011). Autant dire que son interprétation du Prix Nobel de la Paix Aung San Suu Kyi dans *The Lady* (2011) de Luc Besson est très attendue.



DAVID THEWLIS (MICHAEL ET ANTHONY HARRIS)

Salué dans le monde entier, David Thewlis est l'un des comédiens anglais les plus talentueux de sa génération. Il s'est fait connaître grâce à *Naked* de Mike Leigh, qui lui vaut le Prix d'Interprétation au Festival de Cannes, le New York Film Critics Award et l'Evening Standard British Film Award. Depuis, il s'est produit dans plusieurs films encensés par la critique.

Il a récemment tourné dans *Cheval de Guerre* de Steven Spielberg et *Anonymous* de Roland Emmerich. On l'a également vu dans *London Boulevard* de Bill Monahan, *Mr Nice* de Bernard Rose, *Veronika Décide de Mourir* d'Emily Young, *Le Garçon au Pyjama Rayé* de Mark Herman et dans plusieurs épisodes de la saga *Harry Potter*, où il campe le professeur Remus Lupin.

Il s'est encore illustré dans *La Vie Intérieure de Martin Frost* de Paul Auster, *666 la Malédiction* de John Moore, *Le Nouveau Monde* de Terrence Malick, *Kingdom of Heaven* de Ridley Scott, *Prisonniers du Temps* de Richard Donner, *Gangster N°1* de Paul McGuigan, *Shandurai* de Bernardo Bertolucci, *The Big Lebowski* des frères Coen, *Sept Ans au Tibet* de Jean-Jacques Annaud, *L'île du Docteur Moreau* de John Frankenheimer, *Rimbaud Verlaine* d'Agnieszka Holland, *Cœur de Dragon* de Rob Cohen, *Le don du Roi* de Michael Hoffman, *Prince Noir* de Caroline Thompson, *The Trial* de David Jones, *Resurrected* de Paul Greengrass, *Vroom* de Beeban Kidron et *Short and Curlies* et *Life is Sweet* de Mike Leigh.

Pour le petit écran, il campe les frères jumeaux Joe et Harry dans *The Street*, qui lui a valu d'être cité au prix du meilleur acteur au Festival de Télévision de Monte Carlo. Il s'est également produit dans



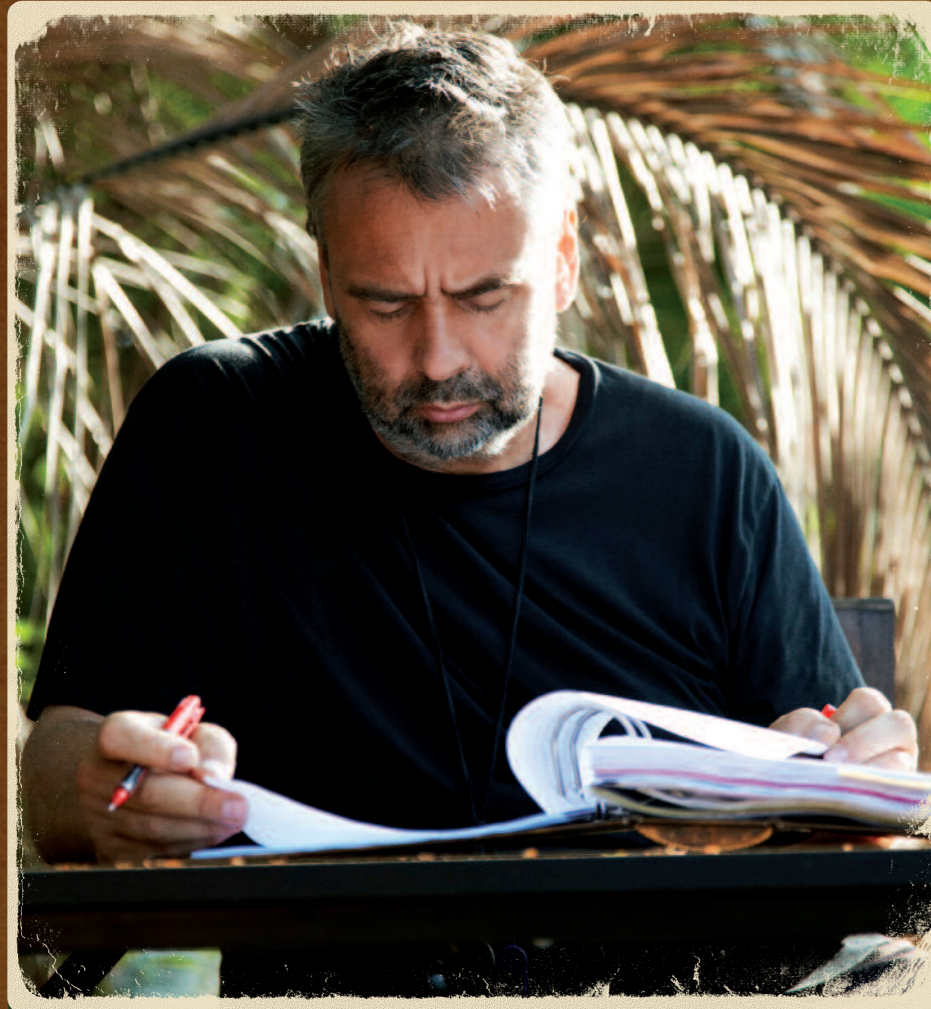
Dinotopia, *Suspect n°1 - saison 3*, *The Singing Detective*, *Journey to Knock*, *Filipino Dreamgirls*, *Skulduggery*, *A Bit of a Do*, *Road*, et *Oranges are not the Only Fruit*.

David Thewlis s'est produit sur scène dans *The Sea* de Sam Mendes au Royal National Theatre, *Ice Cream* de Max Stafford-Clark au Royal Court, *Buddy Holly at the Regal*, *Ruffian on the Stairs* au Farnham et *Lady and the Clarinet* au Kings Head.

Également réalisateur, David Thewlis a signé *Cheeky*, qu'il a aussi écrit et interprété, et le court métrage *Hello, Hello, Hello*, cité au BAFTA du meilleur court métrage.

En 2008, il obtient le prestigieux Richard Harris Award pour sa contribution exceptionnelle au cinéma, lors des British Independent Film Awards. Par ailleurs, en 2007, David Thewlis a publié un roman, *The Late Hector Kipling*, qui a été salué par la critique.

DERRIÈRE LA CAMÉRA



LUC BESSON (RÉALISATEUR)

Dès 1977, Luc Besson entame sa carrière dans le cinéma en multipliant, en France et aux États-Unis, les postes d'assistant réalisateur pour s'imposer progressivement comme l'un des seuls réalisateurs et producteurs français de dimension internationale.

En 1983, il réalise son premier long-métrage *Le Dernier Combat* qui lui vaudra d'être distingué au Festival d'Avoriaz. Deux ans plus tard, il réalise *Subway*, interprété notamment par Isabelle Adjani et Christophe Lambert. La profession récompense le film par trois César. Luc Besson impose sa griffe visuelle.

Fort de ce succès, il entreprend la réalisation du *Grand Bleu*. Mal reçu au Festival de Cannes en 1988, le film réalise pourtant dix millions d'entrées en salle et devient un véritable phénomène de société. Le public est au rendez-vous pour ses films suivants : *Nikita* en 1990 et *Léon* en 1994. Ces deux films assoient définitivement sa popularité en France et lui apportent une dimension internationale.

Entre les deux, il réalise en 1991, *Atlantis*, un documentaire qui sensibilise l'homme à la beauté de la nature et à la nécessité de protéger l'environnement.

En 1995, il se lance dans la réalisation d'un projet de science fiction ambitieux : *Le Cinquième Élément*. Cette superproduction devient l'un des plus gros succès commerciaux d'un film français aux États-Unis. Luc Besson reçoit le César du Meilleur Réalisateur en 1998.

En 1999, il réalise sa version de *Jeanne d'Arc*, film pour lequel il sera nommé au César l'année suivante dans la catégorie Meilleur Réalisateur.

En 2000, il se voit confier la présidence du jury du 53ème Festival de Cannes, devenant ainsi le plus jeune président du jury de l'histoire de ce festival. Les cinq années qui suivent seront essentiellement marquées par ses activités de producteur. Depuis sa création il y a dix ans, EuropaCorp est devenu un des plus importants studios de cinéma européen.

En 2005, il revient à la réalisation avec *Angel-A*, puis l'année suivante avec son premier film d'animation *Arthur et les minimoyes* adapté du roman éponyme dont il est l'auteur. Ce film d'animation sera suivi par deux volets : en 2009 *Arthur et la Vengeance de Maltazard* et *Arthur et la Guerre des Deux Mondes* qui sort en France le 13 octobre 2010. En 2010, Luc Besson adapte la série de bandes dessinées de Tardi, *Les Aventures Extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec* avec Louise Bourgoin dans le rôle titre.

En 2011, il signe la réalisation de *The Lady*, avec Michelle Yeoh dans le rôle du Prix Nobel de la paix Aung San Suu Kyi. Tout au long de sa carrière de réalisateur, Luc Besson a aussi réalisé un certain nombre de clips pour Serge Gainsbourg et Mylène Farmer notamment et de nombreux films publicitaires pour des marques de renommées internationales.

En dehors des films dont il est réalisateur, Luc Besson a écrit plus d'une vingtaine de scénarios de longs métrages dont il est producteur. On notera notamment la série des *Taxi* et dernièrement *Taken* qui est à ce jour le plus gros succès commercial d'un film français aux États-Unis.

FILMOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

2011THE LADY
2010ARTHUR ET LA GUERRE DES DEUX MONDES
2010LES AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ADÈLE BLANC-SEC
2009ARTHUR ET LA VENGEANCE DE MALTAZARD
2006ARTHUR ET LES MINIMOYS
2005ANGEL-A
1999JEANNE D'ARC
1997LE CINQUIÈME ELÉMENT
1994LÉON
1991ATLANTIS
1990NIKITA
1988LE GRAND BLEU
1985SUBWAY
1983LE DERNIER COMBAT
1981L'AVANT-DERNIER (COURT-MÉTRAGE)



VIRGINIE BESSON-SILLA (PRODUCTRICE)

Virginie Silla, née à Ottawa, au Canada dans une famille de diplomates, passe son enfance à sillonner le monde du Mali aux États-Unis en passant par le Sénégal et la France. Diplômée de l'Université Américaine de Paris en Business et Administration, elle cherche son premier poste dans un domaine qu'elle affectionne tout particulièrement : le cinéma. En 1994, elle entre, au service de Patrice Ledoux, directeur général de la société Gaumont. Elle suit le tournage jusqu'à sa sortie du **Cinquième Élément** de Luc Besson, puis de **Jeanne d'Arc** du même metteur en scène. En 1999, Luc Besson crée la société EuropaCorp et propose à Virginie de le suivre dans cette aventure. Elle accepte et devient productrice. Un an plus tard, elle produit son premier film, **Yamakasi - les Samourais des Temps Modernes**, qui est un véritable succès (2,2 millions d'entrées en France). Viennent ensuite :

- **Peau d'Ange** de Vincent Perez (2002) avec Guillaume Depardieu
- **La Felicita non Costa Niente** de Mimo Calopresti (2003) avec Valeria Bruni-Tedeschi
- **À ton Image** d'Aruna Villiers (2004) avec Nastassja Kinski et Christophe Lambert
- **Au Suivant** de Jeanne Biras (2005) avec Alexandra Lamy et Clovis Cornillac
- **Revolver** de Guy Ritchie (2005) avec Jason Statham et Ray Liotta
- **Love and Other Disasters** d'Aleck Keshishian (2006) avec Brittany Murphy
- **The Secret** de Vincent Perez (2007) avec Olivia Thirlby et David Duchovny
- **From Paris with Love** de Pierre Morel (2009) avec John Travolta et Jonathan Rhys Meyers

Virginie Silla devient Virginie Besson-Silla en 2004 mais ce n'est qu'après 10 ans de collaboration que Luc et Virginie décident de travailler directement ensemble.

Virginie produit donc en 2010 **Les Aventures Extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec** mis en scène par Luc Besson avec Louise Bourgoïn. Vient ensuite le film le plus important de sa jeune carrière : **The Lady**, présenté en avant-première mondiale au Festival International de Toronto. Grâce à ce film, Virginie a eu le privilège de rencontrer Aung San Suu Kyi à Rangoon en juin 2011, une rencontre qui restera un moment inoubliable de sa vie.

En parallèle, Virginie travaille depuis 2009 sur un film d'animation 3D relief : **La Mécanique du Cœur**, adapté du livre éponyme de Mathias Malzieu, chanteur du groupe Dionysos qui sortira en 2013.

ANDY HARRIES (PRODUCTEUR)

Andy Harries est l'un des meilleurs producteurs anglais de cinéma et de télévision, et PDG de sa propre structure, Left Bank Pictures, installée à Londres. On lui doit notamment **The Queen**, **The Damned United** de Tom Hooper, avec Michael Sheen dans le rôle de l'entraîneur de football Brian Clough, **Pierrepont** et **All in Good Time** de Nigel Cole, d'après la pièce de Ayub Khan Din. Pour le petit écran, il a remporté trois Golden Globes en 2006 pour **Longford** de Tom Hooper, sur un scénario de Peter Morgan, et des Emmy pour **Prime Suspect 6** et **Prime Suspect 7**.

En 2006, **The Queen** a engrangé plus de 150 millions de dollars de recettes mondiales et valu un Oscar à Andy Harries. Le film a décroché de nombreuses distinctions, dont les prix d'interprétation et du meilleur scénario à la Mostra de Venise, les Golden Globes de la meilleure

actrice, de la meilleure musique originale et du meilleur scénario, et les BAFTA du meilleur film et de la meilleure actrice et l'Oscar de la meilleure actrice.

De 2000 à 2007, Andy Harries est responsable des départements Fiction et Cinéma chez Granada Productions. Il y produit de nombreux téléfilms et longs métrages pour ITV 1 et d'autres chaînes, et remporte plusieurs Emmy, Golden Globes et BAFTA, ainsi qu'une citation à l'Oscar.

Il produit ainsi **The Forsyte Saga**, **Docteur Jivago**, avec Keira Knightley et Sam Neill, et **The Deal** de Stephen Frears. La même année, Andy Harries assure la production exécutive de **Henry VIII, Le Mur du Silence**, avec James Nesbitt, et **Prime Suspect 6**, avec Helen Mirren.

À la même époque, on lui doit aussi **Life Begins**, **Dirty Filthy Love** et **Vincent** pour ITV, ainsi que **The Street** pour la BBC. En 2006, **Suspect Numero 1 - Saison 7**, remporte trois Emmy, tandis que la nouvelle saison de **The Royle Family** décroche un BAFTA.

En juillet 2007, Andy Harries crée Left Bank Pictures grâce à un fonds d'investissement de BBC Worldwide et un panel de professionnels chevronnés du cinéma et de l'audiovisuel. En quatre ans d'existence, la structure a produit de nombreux projets pour HBO, la BBC, ITV1, Channel 4, E4 et Sky, ainsi que trois longs métrages.

C'est ainsi que Left Bank a produit trois saisons de la série **Les Enquêtes de l'inspecteur Wallander**, avec Kenneth Branagh, huit épisodes d'**Inspector Banks**, **Married Single Other**, **Strike Back**, et **Mad Dogs**.

En 2007, il reçoit le BAFTA pour sa contribution au secteur audiovisuel et, en 2011, le Royal Television Society Fellowship.

REBECCA FRAYN (SCÉNARISTE)

Réalisatrice, scénariste et romancière, Rebecca Frayn s'intéresse aux grandes questions de société. Elle a ainsi signé de nombreux documentaires, tous salués par la critique, pour la BBC, Channel 4 et ITV sur des sujets aussi variés que les épouses des élus conservateurs ou les vrais jumeaux. Elle a réalisé son premier téléfilm, *Whose Baby?*, avec Sophie Okonedo et Andrew Lincoln, autour des droits des pères. Elle est également l'auteur du scénario de *Killing Me Softly* : le film retrace la véritable histoire de Sara Thornton dont la condamnation pour meurtre a provoqué une réforme des lois sur la violence conjugale. Au fil des années, elle a réalisé plusieurs documentaires sur de grandes figures féminines, comme Leni Riefenstahl, Annie Leibovitz ou Nora Ephron. En 2006, son premier roman, *One Life*, abordait les questions éthiques et affectives que soulève la fécondation in-vitro. En 2008, après avoir tourné un petit film de propagande contre l'expansion de l'aéroport de Heathrow, elle a cofondé We CAN (Climate Action Now) : ce lobby s'est donné pour mission d'exercer une pression sur le gouvernement pour prendre des mesures à l'égard du changement climatique dans la foulée du sommet de Copenhague.

Outre le scénario de *The Lady*, elle publiera prochainement son deuxième roman chez Belfond, *L'Écho du Doute*, thriller psychologique autour de la disparition d'un petit garçon. Elle travaille actuellement sur son troisième roman qui évoquera le militantisme écologiste, ainsi que sur un scénario autour des mouvements féministes des années 70.

THIERRY ARBOGAST (DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE)

Chef-opérateur de Jean-Paul Rappeneau, André Téchiné, Emir Kusturica et, bien entendu, de Luc Besson, Thierry Arbogast a toujours su passer d'un registre à l'autre, en jouant admirablement sur les obscurités et les contre-jours.

Intéressé par l'image dès l'âge de 11 ans, il commence à développer ses propres photos, puis tourne de petits films en Super 8. De son propre aveu peu doué à l'école, il arrête ses études à la fin de la Seconde et accepte, à 17 ans, d'être assistant opérateur. Mais c'est surtout en observant le travail de grands directeurs de la photo comme Vittorio Storaro (*Apocalypse Now*) ou Gordon Willis (*Le Parrain*) qu'Arbogast s'exerce le regard.

Choisissant ses projets en fonction de l'univers d'un cinéaste, il noue des liens de fidélité avec plusieurs réalisateurs ayant des approches de la lumière radicalement différentes. C'est ainsi qu'avec *J'Embrasse Pas* (1991), il entame sa collaboration avec André Téchiné dont il explique qu'il est "presque gêné par l'esthétisme" et qu'il est "attaché à d'autres valeurs comme le jeu des comédiens et leurs déplacements". À l'inverse, en éclairant *Chat Noir, Chat Blanc* (1998) d'Emir Kusturica, il découvre une tout autre démarche : "Il est très créatif et a besoin de visionner le plan pour l'enrichir", dit-il du cinéaste bosniaque. "Il se construit donc petit à petit, et cela prend du temps". Quant à Luc Besson, il le rencontre en 1990 pour *Nikita*. Très rapidement, les deux hommes constatent qu'ils sont sur la même longueur d'ondes : "Luc réussit toujours à me surprendre, en prenant parfois le contre-pied de ce que j'aurais fait", explique Thierry Arbogast. "Il travaille pour le spectateur et la rare osmose qui existe avec son public vient peut-être de là. L'équipe qu'il dirige doit être très concentrée et il met beaucoup de pression en début de

tournage. La première moitié est donc souvent tendue, et passés les Açores, le beau temps revient et Luc se décontracte. La seconde se transforme alors en film de copains, comme sur *Léon*". Une belle collaboration qui trouve ici son point d'orgue, avec *The Lady*.

ERIC SERRA (COMPOSITEUR)

Passionné par le rock, le jazz et la musique africaine, Eric Serra a collaboré à une cinquantaine d'albums en tant que bassiste. Mais son nom est avant tout associé à la filmographie de Luc Besson. Né en 1959, il grandit dans un milieu musical et commence très jeune l'apprentissage de la guitare. "À l'âge de 5 ans, mon père m'a acheté ma première guitare", raconte-t-il. "C'est devenu mon jouet favori. J'en jouais comme mon père, sans avoir réellement appris. Par la suite, à 11 ans, j'ai eu ma première guitare électrique. Ce que j'adorais, c'était reproduire les chorus de guitare que j'entendais dans les disques. Ce jeu m'a réellement fait travailler l'instrument et développer mon oreille. Ce fut ma seule école de musique. C'est ainsi que mes profs ont été successivement Ritchie Blackmore (Deep Purple), Alvin Lee (Ten years after), Jeff Beck ou encore John McLaughlin".

En 1976, il travaille pour de grands musiciens comme Didier Lockwood, Mory Kante, Murray Head ou encore Youssou N'Dour, et devient bassiste de Jacques Higelin au début des années 80. À la même époque, Eric Serra rencontre Luc Besson par l'intermédiaire de Pierre Jolivet. "Luc, qui avait 18 ans, comme moi, voulait réaliser son premier court métrage et m'a demandé d'en écrire la musique", souligne le compositeur. "C'est ainsi que j'ai été amené à faire la musique de tous ses films. On peut dire que nous avons débuté

ensemble". En 1985, Serra reçoit un double disque d'or pour la bande originale de *Subway*, également nommée aux César. Se partageant entre la scène et la musique de film, le musicien finit par choisir le cinéma car Luc Besson lui accorde une grande liberté et lui permet même de travailler dès la première ébauche du scénario. Trois ans plus tard, il signe la partition du *Grand Bleu* (César de la meilleure bande originale et Victoire de la musique), qui mêle des sonorités électroniques à une inspiration New Age. Il enchaîne avec *Nikita* (1990), *Atlantis* (1991), sa "première véritable musique symphonique" – selon ses propres mots – et *Léon* (1994), habile mélange de percussions africaines, de synthé et de tonalités arabisantes. "Avec le recul, si je dois choisir ma musique préférée, même si c'est difficile, je dirais *Léon* car il y a une force émotionnelle qui me fascine moi-même".

Reconnu à l'international, Eric Serra est sollicité par les producteurs de *Goldeneye* (1995) pour renouveler le style musical de James Bond. Deux ans plus tard, le compositeur sort son premier album solo, RXRA, où il chante sur ses propres textes. Serra retrouve Luc Besson pour *Jeanne d'Arc* (1999), où il s'inspire de Carmina Burana de Carl Orff, délaissant pour un temps les sonorités électroniques.

Après une deuxième incursion aux États-Unis, avec le remake de *Rollerball* (2002) de John McTiernan, Eric Serra tente une nouvelle expérience avec la trilogie d'animation *Arthur et les Minimoys* (2006-2010) de Luc Besson qui l'oblige à bouleverser sa méthode de travail habituelle. Des différences d'approche que les deux hommes surmonteront grâce à leur complicité de longue date. Ils se retrouvent aujourd'hui sur *The Lady*.

LISTE ARTISTIQUE

Michelle YeohAung San Suu Kyi
David ThewlisMichael/Anthony Aris
Jonathan RaggettKim
Jonathan WoodhouseAlex
Susan WooldridgeLucinda
Benedict WongKarma
Htun LinGénéral Ne Win
Agga PoechitThan Shwe

LISTE TECHNIQUE

RéalisateurLuc Besson
ScénarioRebecca Frayn
ProducteursVirginie Besson-Silla
.....Andy Harries
MusiqueÉric Serra
ImageThierry Arbogast
DécorsHugues Tissandier
CostumesOlivier Bériot
CastingFiona Weir
Casting ThaïRaweeporn "Non" Jungmeier
MontageJulien Rey
SonKen Yasumoto
.....Didier Lozachic
Directeur de productionDidier Hoarau
1^{er} assistant réalisateurLudovic Bernard

Une production EuropaCorp - Left Bank Pictures - France 2 Cinéma

Conception : Ydéo

Photos : Magali Bragard / Vincent Perez

Impression : Graphic Union - Septembre 2011

Ce dossier n'est pas soumis aux obligations publicitaires. Hors commerce.

AUNG SAN SUU KYI : LA DAME DE RANGOON

SON PÈRE : AUNG SAN

- Figure de l'indépendance birmane.
- Assassiné quelques mois avant l'indépendance en 1947. Aung San Suu Kyi est alors âgée de 2 ans.

SON PAYS : LA BIRMANIE

- Indépendance signée avec la Grande Bretagne en 1947
- Putsch du Général Ne Win en 1962

LA DAME DE RANGOON

- Née en 1945, élevée en Inde et en Grande-Bretagne
- Etudes de philosophie et d'économie, sciences-po à Oxford, elle travaille pour les Nations-Unies à New York.
- 1988 : Elle revient dans son pays pour veiller sur sa mère
- Inspirée par Gandhi et Luther King elle fonde son parti pour la démocratie : National League for Democracy
- 1989 : La junte l'assigne à domicile
- 1990 : Son parti NLD remporte 80% des sièges lors des élections que la junte conteste
- 1991 : Elle reçoit le Prix Nobel de la Paix
- 1999 : Son mari décède d'un cancer
- 2007 : Mouvement de protestation national mené par les Moines bouddhistes. Sous résidence surveillée, Aung San Suu Kyi fait une brève apparition à la porte de sa résidence pour recevoir la bénédiction des moines.
- Novembre 2010 : Levée de l'assignation à domicile.



« *Usez de votre liberté pour promouvoir la nôtre* »

AUNG SAN SUU KYI, Prix Nobel de la Paix 1991

